

JOURNAL
LITTÉRAIRE
ÉTUDIANT

La Fugue

PARAÎT
TOUS LES
DEUX MOIS

P.2 Actualité LFI, les amis des ennemis - **P.4 Histoire** 1914-1918, ou quand fraterniser signifiait trahir - **P.6 Philosophie** Politique de l'amitié - **P.8 Littérature** Giono, la joie de l'amitié contre la solitude de l'égoïsme.



L'Amitié

Numéro 39

Éditorial

par Alban Smith

Population segmentée et phénomène d'archipélisation: les sociologues vouent la société française à l'affrontement, ou pire, à «l'évitement» que théorise Jérôme Fourquet. Ce défi social met en difficulté notre sentiment de faire communauté, et ce, malgré toutes les bonnes intentions politiques. Nous faisons face à la réalité d'une société qui, d'un côté s'individualise, et, de l'autre, se cristallise autour de valeurs incompatibles. Dans notre détresse, le besoin d'amitié sociale est criant et semble d'une urgence radicale. Nous devons retrouver nos absolus, les valeurs qui nous ont fédérées et nous fédéreront. Comment, pour ce faire, ne pas rouvrir nos manuels d'histoire, nos livres de philosophie, et nous replonger dans les plus puissants romans qui nous aideront à écrire celui de demain ? Dans ce numéro encore, nous nous efforçons de proposer un travail littéraire sur un héritage intellectuel qui peut, encore un peu, nous éclairer dans les interrogations actuelles. Le tournant – et l'élan – que nous prenons avec cette version papier poursuivra l'engagement que nous avons pris il y a 4 ans. Ces quelques pages, que vous tenez entre les mains, ont été conçues pour durer et être conservées à portée de lecture et de relecture. Nous voulons cette revue sobre, originale et ambitieuse. Vous y trouverez, en plus de nos rubriques habituelles et de notre entretien, une suggestion de recommandations littéraires et de sorties culturelles. Nous souhaitons par ces dernières rubriques – que vous alimentez vous-mêmes en nous partageant vos dernières expériences culturelles – progresser ensemble dans notre apprentissage intellectuel. Toute cette communauté de lecteurs et contributeurs que nous constituons représente l'Amitié que nous explorons dans ce trente-neuvième numéro et premier numéro papier. Nous espérons qu'il vous plaira. Amicalement.

En page 10. Entretien avec la journaliste Sonia Mabrouk : le sacré pour reconquérir l'amitié.

En page 15 et 16. Par nos lecteurs : recensions littéraires et actualités culturelles.

LFI, les amis des ennemis

Vianney Groussin

En politique, l'amitié n'est jamais très fidèle.

La France insoumise peut en témoigner, sa communication ambiguë à propos de la guerre Israël/Hamas lui fait perdre ses amis à gauche les uns après les autres. Et comme les ennemis de mes ennemis sont mes amis, le RN pourrait bien en profiter pour devenir respectable.

Dans une tribune publiée dans *Le Figaro*, Pierre-Henri Tavoillot s'interroge : « Contrairement à La France insoumise (LFI), le Rassemblement national (RN) a annoncé sa participation au rassemblement du 12 novembre contre l'antisémitisme, suscitant l'embarras des partis de « l'arc républicain », qui appelaient pourtant à l'unité nationale. D'où cette question : le RN est-il encore d'extrême droite ? » Et le philosophe, pourtant peu suspect de copinage avec le parti lepéniste, d'acter le remplacement du RN par LFI : « Pour ce qui est de l'extrémisme, c'est plutôt La France insoumise qui l'incarne aujourd'hui avec une légitimation explicite de la violence (appel aux émeutes) et une logique de plus en plus forte de purges internes (intolérance) ».

Mais alors, peut-on encore parler à La France insoumise ? C'est la question que tout le monde se pose depuis que Jean-Luc Mélenchon a refusé de qualifier le Hamas de « terroriste ». Et si certains ont pu croire au début à une simple faute de communica-

tion, ils ont vite été contredits par les déclarations qui ont suivi dans les semaines d'après, relativisant l'agression du Hamas avec la réaction israélienne. Il faut dire que cette hésitation entre condamnation de crimes de guerre et défense de la cause palestinienne répond à une nécessité électoraliste pour ce parti. Les musulmans en France votent massivement à gauche (69% pour Jean-Luc Mélenchon au premier tour de la présidentielle 2022 selon l'IFOP), et sont un vivier d'élec-

“
Le parti de Jordan Bardella le sait bien : avoir un ennemi commun, c'est déjà un pas vers la réconciliation.
”

teurs important pour plusieurs députés insoumis. Mais cette fois-ci, tout semble indiquer qu'ils ont dépassé les bornes, ne voyant dans le Hamas que le représentant de la cause palestinienne, là où il y a un groupe terroriste dont le but affiché est de détruire l'état d'Israël. Une faute peut-être plus morale que politique pour Jean-Luc Mélenchon et ses troupes, qui entache lourdement et durablement l'image du parti. Et pousse surtout ses alliés de la NUPES à rejeter leur ancien ami.

L'arroseur arrosé

C'est là que s'opère le premier renversement : après avoir invoqué pendant des années le passé du RN et ses origines racistes et antisémites, voilà que La France insoumise devra très probablement, dans les années à venir, s'expliquer systématiquement sur cette position suspecte qu'elle a tenu vis-à-vis des islamistes du Hamas. À l'inverse, le Rassemblement national, lui, n'a pas hésité à condamner l'attaque du Hamas et l'idéologie qui en est à l'origine. Le boulet que traînait le RN est désormais attaché aux pieds de Jean-Luc Mélenchon. Le RN n'a pas hésité non plus à annoncer sa participation à la marche pour la République et contre l'antisémitisme organisée par Gérard Larcher et Yaël Braun-Pivet (présidents respectivement du Sénat et de l'Assemblée nationale), alors que LFI a refusé d'y participer, expliquant ne pas vouloir défilé aux côtés d'un parti « qui trouve ses origines dans l'histoire de la collaboration avec le nazisme ». En d'autres termes, LFI refuse de marcher contre l'antisémitisme au nom du prétendu antisémitisme d'un parti qui va lui-même marcher contre l'antisémitisme...

En réalité, les raisons de l'absence des Insoumis sont cachées par cet argument de façade. Le parti d'extrême-gauche se réfugie derrière un appel au cessez-le-feu pour dénoncer injustement la riposte d'Israël, et semble oublier que l'agression initiale est celle du Hamas. Il y a dans ce choix une incohérence dialectique : on ne peut pas donner des leçons de droit international à l'agressé sans condamner clairement et en premier lieu l'agresseur. Et cette contradiction appartiendra désormais aux « heures les plus sombres » de l'histoire du parti, selon la formule consacrée.

LFI, ennemi public n°1

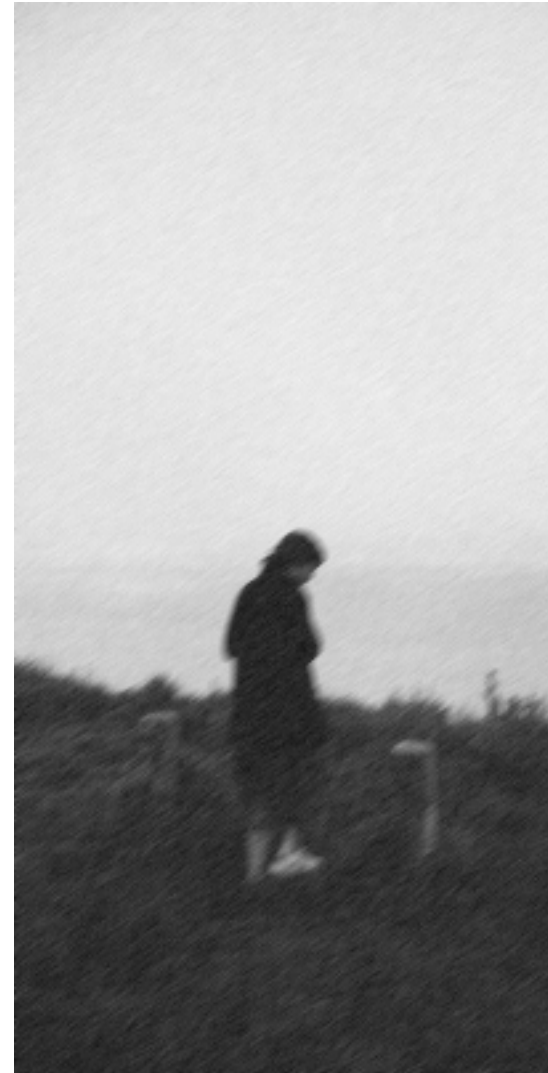
“Arc républicain”, “front républicain”, “cordon sanitaire”, “extrême droite” : autant d'expressions qui ont permis pendant longtemps d'excommunier le FN puis le RN du champ de l'acceptable. La “Fenêtre d'Overton”, théorisée dans les années 1990 par le politiste américain éponyme, désigne cet espace contenant les opinions dicibles au sein d'une société, et qui a la particularité de pouvoir se déplacer avec le temps. Aujourd'hui, c'est Jean-Luc Mélenchon et les siens qui se voient exclure de la fenêtre : alors qu'ils devaient leur survie à leur appartenance à la Nupes, les membres de l'alliance de gauche prennent leur distance avec La France Insoumise, et c'est peut-être le plus grand révélateur du bouleversement en cours. « On considère que nous ne sommes pas dans une situation de nature à faire repartir la Nupes dans de bonnes conditions » a déclaré le premier secrétaire du Parti socialiste (PS) Olivier Faure, qui « ne veut pas être comptable de ce que dit Jean-Luc Mélenchon ». Même son de cloche chez Les Écologistes et au Parti communiste français (PCF), où l'on

se désolidarise des propos de l'Insoumis en chef, accusé de mener l'intergroupe « dans une impasse ». Car si les amitiés politiques sont toujours intéressées, elles impliquent une responsabilité réelle, que les membres de la Nupes ne veulent plus assumer.

Et on ne peut pas dire que l'ancien candidat à la présidentielle s'accroche à ce lien pourtant vital avec ses alliés : il a parlé d'un « point de non-retour » franchi dans l'existence de la coalition qu'il avait lui-même créée. « Les bases LFI savent donc qu'elles doivent se passer des députés qu'elles ont élues il y a un an. La menace de dissolution se précisant avec l'approfondissement de la crise politique, je recommande que le terrain soit occupé dès à présent sans pause autour de nos porte-paroles locaux » a-t-il ajouté, enterrant ainsi la Nupes et s'éloignant du champ républicain.

En pleine stratégie de normalisation depuis ses succès électoraux de 2022, le Rassemblement National entend bien bénéficier de l'ostracisation de LFI pour rentrer dans cette fenêtre et devenir plus respectable. « Nous sommes là où nous devons être », a déclaré Marine Le Pen pendant la marche contre l'antisémitisme du 12 novembre, façon pour elle de réaffirmer la légitimité de son parti dans les combats républicains traditionnels. Idem pour le porte-parole du RN Sébastien Chenu, qui n'a pas manqué de se comparer à LFI : « L'important dans ce genre de manifestation c'est de voir qui est venu et qui n'est pas venu, parce que si on ne se lève pas pour marcher contre l'antisémitisme, on se lève pour quoi ? ». Le parti de Jordan Bardella le sait bien : avoir un ennemi commun, c'est déjà un pas vers la réconciliation. Pour

le RN, c'est ainsi l'occasion rêvée de redevenir politiquement correct en détournant la diabolisation de l'opinion publique sur Jean-Luc Mélenchon. « La République, c'est moi ! » qu'il disait. Plus pour longtemps.



© Pauline Doutrebente

1914–1918, ou quand fraterniser signifiait trahir

Espérance Houdan

Si «amitié» est communément synonyme de «fraternité», ce dernier terme prend cependant un sens ambigu lors de la Grande Guerre puisqu'il se retrouve soudainement associé à la duplicité, à la déloyauté voire à l'intelligence avec l'ennemi. Comment ce concept a-t-il subitement bousculé les notions d'humanité, de patriotisme, et de rapport à la violence guerrière ?

On imagine aisément les enjeux idéologiques et historiographiques du sujet : le rapport du soldat à la violence guerrière, la capacité du patriotisme à entraîner des hommes appelés à se battre, la possibilité d'un engagement émotionnel et d'une quelconque «fraternisation» dans l'horreur des tranchées.

L'expérience parallèle de l'enfer des tranchées

S'il y a bien une évidence que la guerre de position, novatrice par sa forme, révèle, c'est que tous les soldats engagés, qu'importe leur nationalité, se ressemblent. Les écrits de poilus ne manquent pas de souligner le caractère dérisoire de l'affrontement, à quelques dizaines de mètres les uns des autres, de jeunes hommes du même âge, partageant la même foi, les mêmes aspirations ou la même profession. Tous endurent la boue, la saleté, la peur, la souffrance et la mort, autant

de poids lourds à porter pour des hommes souvent très jeunes et loin de leur famille. Partis en août 1914 portés par une «ferme résignation» (selon l'expression de Stéphane Audoin-Rouzeau), et certains d'être revenus pour Noël, ils affrontent les premières défaites et l'enlèvement du conflit. Les historiens de la Grande Guerre, tel Yves le Maner, rappellent que ces rudes périodes hivernales favorisent le processus de fraternisation. Aux frontières de la France, les poilus découvrent dans le froid et la boue qu'à quelques mètres d'eux d'autres hommes souffrent aussi. La proximité des tranchées joue alors un rôle crucial. Maigres, apeurés, épuisés, dubitatifs quant à cette guerre dont ils ne comprennent plus grand chose, ne se ressemblent-ils pas à travers ces barbelés qui les séparent ? En décembre 1915, sur le champ de bataille d'Arras, Louis Barthas raconte que les pluies incessantes ont eu raison, pour quelques jours, des discordes et comment, pour échapper à la noyade, Français et Alle-

mands ont émergé des tranchées inondées. Il narre cet instant figé de la rencontre : «Français et Allemands se regardèrent, virent qu'ils étaient des hommes tous pareils.» [lettre du 13 décembre 1915]. Dans l'expérience commune de la détresse, ces hommes ne peuvent s'empêcher de s'identifier les uns aux autres et d'avoir, malgré leur patriotisme, de la compassion réciproque. Le soldat Camille Rouvière souligne quant à lui les efforts communs des frères ennemis pour lutter contre l'hiver : «Les «ennemis», tellement semblables ! [...] voilà ce que nous sommes, eux et nous, sous le même uniforme : la boue ; contre un même ennemi : le cambouis glacé ; dans un même tourment : les poux ; un même crucifiement : par le canon.» [lettre de novembre 1915]. La proximité géographique dans les tranchées, la reconnaissance mutuelle des adversaires et la lassitude du combat ont probablement été les facteurs principaux de fraternisation dès les premiers mois de la guerre.

“

Français et Allemands se regardèrent, virent qu'ils étaient tous pareils.

”

Une humanité improvisée

Cette «fraternisation» a toutefois pris des formes variées. Si les véritables échanges restent rares et limités, les trêves tacites sont en revanche relativement fréquentes, notamment pour procéder à des rectifications de lignes ou à des travaux de consolidation des tranchées. De nombreuses lettres se réfèrent à ces accalmies qui permettent aux combattants de se ravitailler en eau, en nourriture et de s'occuper d'autres tâches quotidiennes vitales. De plus, on sait que les soldats n'hésitent pas, quand ils le peuvent, à enterrer les corps inanimés de leurs ennemis, par respect de leur dignité. On peut se référer, pour qualifier ces bribes d'humanité au cœur du conflit, au concept élaboré par Tony Ashworth: «*Le vivre et laisser vivre*» (Trench Warfare, 1980), qui désigne cette attitude d'accommodement entre tranchées ennemies. Les écrits de poilus mentionnent des bribes de phrases qui laissent penser que des discussions ont eu lieu, tissant des liens improvisés entre combattants ennemis. Il faut souligner à ce propos que la proximité linguistique et culturelle, d'une part, en particulier entre Alsaciens et Allemands, facilite les premières communications. La foi, d'autre part, joue un rôle non négligeable dans ces rapprochements. À l'approche de Noël 1914, le pape Benoît XV demande lui-même aux belligérants de consentir à une trêve et, dans certaines tranchées, les soldats se sentent tout particulièrement en communion en cette période de l'Avent. Un Britannique, Graham Williams, raconte ainsi: «*Les Allemands chantaient une de leurs chansons, nous une des nôtres, jusqu'à*

ce que nous entamions 'O Come All Ye Faithful', et que les Allemands reprennent avec nous l'hymne en latin 'Adeste Fideles'. Et alors je me suis dit : eh bien, c'est vraiment une chose extraordinaire – deux nations chantant le même chant de Noël en pleine guerre». Cette anecdote s'ancre dans un fameux récit que le film Joyeux Noël de Christian Carion (2005) a tenté de restituer le plus justement possible ; celui de la tenue le soir du 25 décembre 1914 d'un grand rassemblement au beau milieu du no man's land. La partie de football qui prend alors place entre Britanniques et Allemands aux frontières de la Belgique a marqué de manière emblématique cette fraternisation de guerre.

Patriotisme ou pacifisme ?

«*Si la censure ouvre cette lettre, j'aurai évidemment des ennuis : je viens de faire une chose innocente et pourtant énorme, et qui me laisse comme au sortir d'un rêve : j'ai parlé à Fritz*», écrit le jeune intellectuel Jean Pottecher, âgé de 20 ans à peine, à son père dont les convictions sont pacifistes. Malgré une apparente désinvolture, cette lettre révèle que Pottecher, comme d'autres, a une parfaite connaissance de l'interdit qu'il enfreint consciemment, et en assume les possibles conséquences. Car cette fraternisation idéalisée dans les mentalités d'après-guerre et encore aujourd'hui dans l'historiographie n'est pas dénuée d'ombres, et de fraternisation certains ont eu vite fait de glisser vers pacifisme, remise en question de la hiérarchie, indiscipline, voire désertion. Cela touche d'ailleurs toutes les nations engagées dans la Grande Guerre.

Un chant rédigé en 1915 depuis le fond des tranchées par des soldats irlandais clame: «*Those that I fight I do not hate, Those that I guard I do not love*», signifiant toute la lassitude et l'incompréhension qui habitent les soldats surpris par la lenteur et la violence du conflit. De l'arrière, ces rapprochements sont très mal vus et le premier cas de fraternisation, signalé à l'automne 1914, est sévèrement réprimé par le général de Castelnau qui veut éviter que cet incident se reproduise. Au long de la guerre, des corvées, des réprimandes et des condamnations à mort menacent les soldats qui osent se lier d'amitié avec des Allemands. De plus, est mise en place une censure intransigeante afin de taire ces actes de fraternisation, ainsi qu'une vive propagande pour diaboliser la figure de l'ennemi. L'urgence est de favoriser le patriotisme et de détruire ce sentiment d'égalité entre soldats ennemis, afin de se donner toutes les chances de vaincre. Outre ces réticences des hauts gradés, des historiens démontrent que la fraternisation a en effet été propice à des pièges, à de la désinformation ou à de l'espionnage.

Jusqu'où sont allés ces échanges, ont-ils permis d'esquisser des amitiés véritables ? S'efforcer de répondre à cette question, au seul moyen de dizaines de lettres retrouvées çà et là, sans tomber dans l'écueil de l'idéalisation rétrospective, est difficile. Cependant, comment ne pas être édifié face au jaillement gratuit d'humanité entre des inconnus que l'on disait ennemis et que l'on poussait sans cesse à haïr ?

Politique de l'amitié

Gabriel Arduin

Penser l'amitié, c'est dépasser l'idée d'une simple relation entre deux personnes. C'est penser cette relation comme moralement extensible, jusqu'à en faire le fondement de toute communauté politique vivable. L'amitié se déploie ainsi en trois dimensions : sentimentale, morale et politique.

L'équilibre de l'amitié

Ou penser l'amitié d'un point de vue psychologique comme ce sentiment qui unit deux personnes, c'est se tenir sur une crête, c'est contempler l'improbable rencontre entre l'*ethos* (l'éthique) et le *pathos* (l'affectif), sans qu'aucun des deux ne soit dénaturé. C'est pour cette raison que l'on parle de crête, dont les deux versants seraient l'affectif et l'éthique, tous deux manifestations du passif et du volontaire. D'un côté, le *pathos*, car on ne choisit jamais tout à fait ses amis, on se laisse séduire par ce qu'il y a de bon en eux, on les admire pour leur caractère original, on aime la tournure que prennent les discussions quand on est avec eux. Bref, on se sent attiré, et plus l'amitié devient solide, plus on oublie pourquoi nous aimons nos amis, jusqu'à reconnaître cette part de mystère dans l'attraction mutuelle qui constitue l'amitié, et à déclarer avec Montaigne en parlant de La Boétie : « *Parce que c'était lui, parce que c'était moi* ». Et de l'autre côté se trouvent l'*ethos* et la volonté. Pas d'amitié sans bienveillance, c'est-à-dire sans vouloir du bien à son ami et le lui manifester, et pas d'amitié possible sans cette proximité de vision du monde. Car pour être amis,

il faut cette forme de similitude dans la vertu. Selon Aristote, la véritable amitié se distingue ainsi de l'amitié fondée sur l'utilité, dans laquelle chacun cherche son avantage, et de l'amitié fondée sur le plaisir, par laquelle chacun trouve en l'autre ce qui lui est agréable. Ultimement, la véritable amitié est en effet abolition de toute hiérarchie, ce qui passe par la reconnaissance de l'autre comme un *alter ipse*, un autre soi-même, et par le partage d'une même façon de penser et de voir le monde. Cicéron disait ainsi dans son traité sur l'amitié qu'elle était « *un accord en toutes choses divines et humaines, auquel se [joignaient] la bienveillance et l'affection (caritas) mutuelle* ». Il nous semble cependant que cette tentation – car c'en est une – de voir l'autre comme un autre soi-même risque trop d'accorder la priorité à la similitude, et donc au soi : ce serait la tentation du miroir, l'amitié se changeant en amour de soi. Toute amitié doit donc être équilibrée entre l'amour de l'autre comme autre soi-même, moitié de son âme, disaient les Anciens, et l'amour de l'autre comme autre radicalement différent, dont la part de mystère ne pourra jamais être percée. Si l'amitié est si difficile à atteindre, c'est se-

lon nous en raison de cet équilibre, toujours précaire, ayant sans cesse besoin d'être ajusté, d'une part entre l'affect et la volonté, et d'autre part entre l'amour du même et l'amour de l'autre.

L'extension de l'amitié

Essayons maintenant de penser l'amitié non plus d'un point de vue psychologique, mais d'un point de vue moral : il semble qu'elle soit le paradigme même de l'action bonne, faire le bien à quelqu'un étant synonyme de lui manifester son amitié, de l'aimer en un mot. A l'inverse, chacun peut l'observer, la malveillance, contraire de la bienveillance (bénévolence), est au cœur de tout comportement moralement mauvais. L'amitié ne serait ainsi pas « *réservée* » à ses quelques amis intimes, mais s'étendrait, par cercles concentriques, en passant par la famille, les collègues de travail, les connaissances, jusqu'à atteindre l'autre anonyme dans l'humanité tout entière. Telle est la géniale inspiration des Stoïciens, reprise par Kant, et la puissance presque inégalée de leur morale : l'invention de la philanthropie, non au sens dégradé que nous lui connaissons, mais comme amour d'autrui transcendant les frontières culturelles et les frontières des États, se réalisant pleinement dans l'amour de l'homme en général. Marc Aurèle, l'empereur stoïcien, exemple unique d'exercice du pouvoir par un véritable philosophe, disait ainsi qu'il avait deux patries, Rome et le monde, et que son devoir se résumait à chercher le bien des habitants de l'Empire puis de tous les hommes. Telle est la dimension intrinsèquement ouverte de l'amitié : celui qui aime véritablement ne se satisfait pas d'avoir des amis proches, sa capacité de bien-



© Pauline Doutrebente

veillance s'étend à tous les autres hommes. L'amitié se transcende lorsqu'elle devient amitié envers l'humanité.

La nécessité de l'amitié

Finalement, le pas est facile à franchir entre l'amitié morale et l'amitié politique, celle-ci n'étant que la continuation logique de celle-là. Une célèbre maxime de Pythagore proclame : « *Entre amis, tout est com-*

mun ». Comment ne pas songer alors à deux citoyens d'un même Etat, qui ont en commun la langue, les institutions, les fondements culturels : au fond, ce qu'ils ont en commun, c'est le bien de tous les membres de la société dans laquelle ils vivent. Le bien commun, c'est cela, ce bonheur et cet épanouissement du plus grand nombre, cherché au moyen de l'amitié civique. Selon Platon, l'amitié est ainsi la chose la plus importante pour la stabilité des États, puisqu'elle cherche un bien qui soit commun aux amis, c'est-à-dire à tous les citoyens. Et Aristote va même plus loin dans l'*Ethique à Nicomaque* : « *Quand les hommes sont amis, il n'y a plus besoin de justice, tandis que s'ils se contentent d'être justes ils ont en outre besoin d'amitié* ». Ce qui fonde donc véritablement une société pour Aristote, ce n'est pas la loi qui émerge à la suite du contrat social, c'est l'amitié de tous envers tous, exact opposé de la guerre de tous contre tous de l'état de nature. Toute société veut persévérer dans l'être, et pour cela, conserver la paix civile, dont nous savons bien qu'elle est toujours précaire. Or, pour préserver la paix, deux options s'offrent à la société. On pourrait même dire qu'au fond il y a deux types de sociétés viables, c'est-à-dire préservant la paix : les sociétés policières et les sociétés d'amis. Moins les citoyens sont amis, plus leurs différences éclatent et sont insurmontables, plus les débats débouchent sur des apories dont la seule issue est le droit du plus fort... plus la société, pour maintenir son unité apparente, doit devenir policière. A l'opposé, plus les citoyens sont courtois entre eux, plus l'amitié psychologique s'épanouit en amitié morale pour devenir amitié civique de chaque citoyen envers chaque citoyen, plus la société peut se passer de la justice et de l'usage policier de la force, car alors

l'unité, cimentée dans et par l'esprit de chaque membre, est solide et durable. Peut-être certains ont-ils anticipé la conclusion : il apparaît que notre société devient de moins en moins une société fondée sur l'amitié civique et politique, ce qui ne laissera pas d'autre choix, pour sa sauvegarde, qu'elle devienne une société de plus en plus policière, où l'usage de la force se fera de plus en plus fréquent. Il appartient à chacun d'entre nous d'inverser la tendance : mieux vaut se faire violence en rompant avec ses conceptions manichéennes du monde et de la vie politique que précipiter l'avènement de cette violence au sein du corps social.

“ Il y a deux types de sociétés viables, c'est-à-dire préservant la paix : les sociétés policières et les sociétés d'amis. ”

Giono, la joie de l'amitié contre la solitude de l'égoïsme

Anne Hédé-Haiiy

Formidable roman terrien, *Que ma joie demeure* de Jean Giono (1935) se place à la frontière de l'épopée, celle d'une race provençale de paysans enracinés au sommet du plateau de Grémone. Courbées sous le joug du travail de la terre, ces quelques familles condamnées à vivre ensemble voient leur horizon soudainement s'élargir avec la venue de Bobi, figure christique dont l'amitié leur réapprend la joie.

Les lépreux de Grémone

Reclus du monde, enfermés sur leur plateau avec au pied le boulet du travail servile, ces paysans souffrent d'une immense lassitude, lèpre moderne qui les atteint tous. Elle provient de l'absurdité d'une vie de néant que seul le suicide permet d'abrégier. Celui de Silve fait écho à la mort du père de la jeune Aurore survenue quelques années auparavant : « *Votre mari, on l'a enterré là-haut près de la forêt, et Silve on l'a enterré là-haut près de la forêt, à côté de votre mari qui est le premier, mort de notre mal. Voilà à quoi j'ai pensé. [...] Silve n'a rien laissé d'écrit. Ce qu'il a laissé, madame Hélène, c'est les « Salaud de bon Dieu » qu'il disait de temps en temps* ». De ce dé-

sespoir latent, perceptible dans un laconisme fataliste, seul Jourdan, paysan d'une cinquantaine d'année, n'est pas irrémédiablement affecté : « *Depuis longtemps il attendait la venue d'un homme. Il ne savait pas*

“
L'amour de Bobi et Joséphine détruit le paradis terrestre que les paysans reconstruisaient sous le signe de l'amitié qui met tout en commun.
”

qui. Il ne savait pas d'où il viendrait. Il le désirait seulement. C'est comme ça parfois que les choses se font et l'espérance humaine est un tel miracle qu'il ne faut pas s'étonner si parfois elle s'allume dans une tête sans savoir ni pourquoi ni comment. Le tout c'est qu'après elle continue à soulever la vie avec ses grandes ailes de velours.»

Un saltimbanque rédempteur

Face à ces solitaires tristes que rien ne rassemble si ce n'est la force de l'habitude, Bobi le funambule de passage apparaît comme l'ami par excellence. Ami de la nature, ami des choses et des animaux, amis de ces « *malheureuses bêtes* » rencontrées en haut du plateau. S'il n'a jamais soigné de lépreux comme l'espérait Jourdan, il se propose néanmoins de remédier à leur mal par la joie, acquise en se faisant « *doucement une compagnie de tout ce qui accepte amitié* ». Et c'est ainsi qu'« *Orion fleur de carotte* » devient la parole magique qui décille Jourdan sous le ciel étoilé et l'initie à la beauté vivante du plateau de Grémone : « *Pendant la nuit, le vent du nord était venu. Il avait soufflé tout doucement, sans violence, à peine comme un homme qui respire, mais sa force était dans le froid. Il avait déblayé le ciel. Il avait verni la neige. Il avait fait que la forêt était maintenant comme un grand bloc. Il avait verrouillé la terre. Il avait usé le ciel toute la nuit avec du froid, du froid et du froid, toujours neuf, toujours bien mordant, comme un qui fait luire le fond d'un chaudron de fer, et maintenant le ciel était si pur et si glissant que le soleil n'osait presque pas bouger.*»

Signe vivant de cette amitié pour le monde que Bobi leur enseigne, le cerf Antoine « *moitié bête moitié arbre* » incarne la beauté qui les rassemble tous. Dans l'idéal de Bobi, l'apprentissage de la beauté est le premier pas vers la joie rédemptrice. Son rêve est ensuite de construire une société fondée sur le partage total, sorte de retour à un utopique état de nature où l'homme revient à une harmonie primitive avec les plantes, les animaux et ses congénères. C'est d'abord le cerf qui est le bien de tous, puis les narcisses de Jourdan semés aux quatre vents, et enfin les champs mis en commun et exploités dans un élan d'enthousiasme conquérant : « *Ils marchèrent tous ensemble, de face, dans l'herbe. Les faux allaient toutes ensemble et l'herbe s'inclinait. Les pas se faisaient en même temps. Il y avait une sorte de musique sourde qui entraînait. [...]. C'était le bruit des sept pas d'ensemble, des sept faux volantes, des sept faux fauchant, des herbes qui tombent, puis des sept pas, des sept faux volantes, et ainsi de suite.* »

La malédiction de la solitude

Malgré une amitié qu'il est prêt à donner à tout et à tous, Bobi demeure étrangement solitaire. C'est ce que la jeune Aurore qui l'aime en secret lui reproche dans un accès de colère : « *Vous n'avez pas plus de cœur qu'une rivière* ». Et, lorsque Bobi fait de la belle Joséphine sa maîtresse, l'utopie communautaire bascule dans le drame. Le beau rêve construit ensemble n'arrache pas Aurore à sa solitude. Le retour à un état de nature idéalisé finit par ruiner les relations de la communauté de paysans en faisant tomber l'amour dans une sorte de soumission aux

pulsions animales au lieu de devenir la sublimation de l'amitié qu'Aurore espère. La solitude semble être une fatalité. Si le cerf était déjà seul dans son rôle de guide vers la beauté, une fois sa harde construite avec l'aide des paysans, il retourne à sa nature de mâle sauvage. Ainsi Bobi, seul dans son rôle messianique, faillit à sa mission en s'abandonnant aux amours de Joséphine et à l'égoïsme qu'il était venu soigner. Et cet égoïsme qui semble en définitive triompher de toute la bonne volonté du monde, est châtié par la foudre qui « *lui planta un arbre d'or dans les épaules* », transformant Bobi en un autre Antoine aussi séduisant que vain.

Nouvelle faute originelle sanctionnée par l'acte désespéré d'Aurore, l'amour de Bobi et Joséphine détruit le paradis terrestre que les paysans reconstruisaient sous le signe de l'amitié qui met tout en commun, et elle semble sceller l'échec de Bobi. En effet, en donnant l'inutilité gratuite et donc finalement absurde comme caractéristique majeure de la joie, Bobi ne peut que rendre la pauvre Aurore au désespoir inné de son peuple. L'amitié passionnelle de la jeune fille est devenue bien trop nécessaire à son âme qui se débattait dans la solitude depuis son enfance, pour lui permettre de survivre à la perte de son unique raison d'être. Le paradoxe est terrible puisque la gratuité inhérente de l'amitié et donc de la joie se transforme chez Aurore en un élément si vital dans sa démesure qu'elle la renvoie inévitablement au sordide destin des siens, noué dans la mort. La gratuité de la joie, Marthe l'a peu à peu apprise, elle, aux côtés de Zulma la bergère « *En somme, dit-elle, moi maintenant, je crois qu'on ne peut pas faire durer la joie. [...]. Et même, dit-elle, je crois*

“
La solitude semble être
une fatalité.”

qu'il ne faut pas le désirer. »

Si le repentir de Bobi ne fait que confirmer le terrible constat, « *Que ma joie demeure* », devise qu'il revendique tout au long du roman, apparaît comme son ultime testament à l'attention de ces gens transis de malheur. Une solitude qui fait le malheur, voilà ce que Bobi cherchait à combattre, jusqu'à son dernier monologue : « *Tu es seul depuis que tu es né. Tu es né pour ça. Si la joie existait, mon pauvre vieux, si elle pouvait entrer dans ton corps pour faire addition, tu serais tellement grand, que le monde éclaterait en poussière. Désirer. Voilà tout ce que tu es capable de faire.* »

Jean Giono, dans cette nouvelle genèse d'un monde de quelques arpents, trace l'échec d'un modèle profondément païen qui, s'il a permis aux habitants de Grémone d'ouvrir ensemble les yeux sur la beauté de la nature, ne les a pas moins laissés proies de l'absurdité d'un monde sans transcendance où l'âme ne s'élève jamais au-delà des étoiles. Véritable héros de l'œuvre, le plateau de Grémone, incarné par la simple Zulma couronnée d'épis de blés, demeure en définitive inaccessible à ceux qui cherchent la joie qui dépendrait d'eux au lieu de celle que l'on reçoit comme un don mystérieux que seule l'amitié rend inaltérable.

Entretien avec Sonia Mabrouk

Propos recueillis par François Bouyé et Alban Smith

La journaliste franco-tunisienne Sonia Mabrouk est une des personnalités médiatiques les plus influentes du moment. Après des études de commerce, elle se tourne vers le journalisme et débute à Public Sénat en 2008 avant de rejoindre Europe 1 en 2013 où elle prend plus tard la charge de la « grande interview » matinale, parmi les plus écoutées en France. Elle dirige également une émission sur Cnews depuis 2017. Son dernier livre, *Reconquérir le sacré* (Éditions de l'Observatoire, 2023), nous éclaire sur le rôle de la transcendance dans l'amitié, comprise aussi bien comme celle qui unit les citoyens que comme celle qui unit deux âmes entre elles.

Dans votre livre *Reconquérir le sacré*, vous dites que « la survie d'un sacré apparaît comme la condition sine qua non de toute collectivité humaine pérenne ». Pouvez-vous développer cet aspect de votre réflexion ?

Je pense que les liens du sacré sont nécessaires et indispensables, spécialement dans des sociétés fracturées comme la nôtre. Certes, ces liens sont intangibles, car c'est la définition du sacré. Mais je pense qu'aujourd'hui, si on devait trouver le collagène qui lie une société, on ne trouverait pas grand chose d'autre que ce sacré. Dans les temps troublés que nous vivons, avec notamment l'importation des conflits du Proche-Orient, peu de choses peuvent rassembler les communautés. Donc le sacré, débarrassé de ses oripeaux religieux car c'est trop souvent ce qui entraîne le conflit, peut être la solution pour structurer notre collectivité. C'est un projet compliqué, audacieux, mais je ne vois rien d'autre, aujourd'hui, qui pourrait nous réunir et transcender nos différences, nos fractures, nos convictions et nos croyances individuelles.

C'est donc un sacré laïc qui peut

réunir les Français ?

Je sais qu'il est parfois compliqué d'associer sacré et laïc parce que le sacré repose en grande partie sur le religieux. Mais les religions n'ont pas le monopole de l'administration du sacré et on peut imaginer un sacré laïc. Je considère même qu'il n'est pas suffisamment exalté : il s'agit de toute la mélodie, toute la liturgie de notre patrimoine laïc en France. Cela passe par nos cérémonies (fête du 14 juillet, hommage à la tombe du soldat inconnu, etc.) : ce sont des choses qui sont considérées par certains de nos contemporains comme l'expression de la nostalgie et cela m'attriste. Quand on en fait état, on est souvent caricaturé, mais je suis persuadé qu'il faut exalter des pages du passé pour retrouver un peu d'unité.

“ Il s'agit de toute la mélodie, toute la liturgie de notre patrimoine laïc. ”

Comment cela peut-il s'incarner dans notre vie quotidienne ?

Ce discours paraît abstrait mais peut se traduire, en fait, par des signaux simples que l'on ne donne plus : le respect des cérémoniaux, l'autorité à l'école, et tant d'autres choses. Sur le sujet de l'école, je suis étonnée d'entendre que le professeur ne devrait pas être placé sur une estrade parce que cela serait le signe d'une autorité qui rabaisse l'élève. Mais c'est justement la verticalité qui peut rassembler : c'est cette verticalité qu'inspire le sacré. On a laissé croire depuis Mai 68 que l'autorité restreint nos libertés ; je crois précisément que l'autorité permet à chacun d'être libre. Je crois que les Français aujourd'hui, quelles que soient leurs origines et leurs croyances, sont en demande d'autorité et n'y voient pas un principe liberticide. En Tunisie d'où je viens, on ne s'offusque pas quand on chante l'hymne national et les Tunisiens ne tolèrent pas qu'on déchire un drapeau ou qu'on manifeste de la haine contre un symbole du pays. En France, on a peut-être baissé la garde à ce sujet. Donc, rappeler ce qui parfois doit être la norme, c'est déjà mettre le pied à l'étrier en vue d'une revitalisation

ou reconquête des liens d'amitié entre les Français.

Et est-ce que cette réunification des Français pourrait passer par la valorisation du « roman national » ?

Bien sûr. Un *roman* ou alors un *récit*, cela dépend : c'est un sujet de débat sérieux chez les historiens. La matière de ce récit sont les pages lumineuses et les grands personnages de l'histoire. Par exemple, dans mon cas, j'ai appris à aimer la France avant d'y arriver depuis la Tunisie, par les moyens de la lecture et de l'histoire et j'ai été aimantée par ces grands personnages qui l'incarnent. J'aime la chevalerie et le panache qu'incarnent Cyrano de Bergerac, Jeanne d'Arc, saint-Louis – même si ce dernier a aussi sa part d'ombre (c'est l'un des rois des croisades). J'ai appris à aimer la France à travers eux, et je ne crois pas que beaucoup de pays possèdent une telle Histoire.

Vous expliquez aussi que le sacré peut engendrer la violence comme elle peut unir les hommes. Comment se prévenir des effets néfastes ?

En effet, c'est très compliqué et on ne peut que le constater avec la situation au Proche-Orient. Jérusalem : voilà une ville où il y a l'une des plus grandes concentrations des lieux dits sacrés, mais qui sont sources de tensions tant ils sont différents les uns des autres. Chacun pense que son « sacré » est plus important que celui de son voisin et c'est cela qui peut entraîner des guerres de religion. Je crois que cette situation est due à la confusion entre le *sacré* et le *religieux*. Pour se prévenir des effets néfastes du sacré, il faut peut-être le débarrasser de son manteau religieux.

“

Il faut exalter des pages du passé pour retrouver un peu de d'unité.

”

Jérôme Fourquet, dans une interview récente au Figaro, explique que « la France est en panne d'un récit collectif fédérateur » et évoque la possibilité que l'écologie remplace les anciens récits.

Pensez-vous que cela pourrait être une solution ?

Selon moi, l'écologie perçue comme le respect de la nature a une profonde dimension sacrée, qui peut donc, par définition, rassembler. Il ne s'agit pas de défier la nature mais de la respecter. Aujourd'hui, les urbains que nous sommes, et je m'inclus dans cette catégorie, n'entendons plus les sons et les messages de la nature. Il y a donc un profond travail à mener pour que nos contemporains s'y reconnectent. Toutefois, je ne crois pas qu'il faille construire un projet et recoller les morceaux dans ce seul domaine. Un travail global de reconstruction est nécessaire, et la question est la suivante : qui a envie de le faire ?

Cela pourrait-il venir d'une initiative politique ?

Je ne crois pas, beaucoup parient plutôt sur le chaos dans la sphère politique. À l'extrême gauche, on pense que ce sera sur les ruines et les cendres de ce qui est en train de s'écrouler que l'on pourra bâtir une alternative. La stratégie de certains à l'extrême droite est de mettre le feu aux poudres. Pour ce qui concerne les autres, ils ne veulent pas nom-

mer les choses. Donc, sur un plan politique, je ne vois pas qui a cette noble ambition et cette volonté de porter un tel projet. C'est pour cela que je crois de moins en moins que cela puisse venir du sommet de l'État. Je crois davantage à d'autres forces : des forces intellectuelles, par exemple, qui sont plus vives. C'est tout ce travail-là que je crois plus important que le travail d'un seul homme ou d'une seule femme au sommet de l'État.

Qu'est-ce qui, aujourd'hui, unit encore les Français ?

Aujourd'hui, ce sont surtout les grands événements sportifs qui permettent cette union, mais je ne vois pas grand-chose d'autre. J'espère quand même que ces moments sacralisés nous unissent encore un peu. Mais, encore une fois, le rôle de l'école est un sujet sur lequel on devrait tous pouvoir se retrouver, et l'école étant entendue comme un lieu d'instruction et non d'éducation. Et selon moi, comme évoqué plus tôt dans l'entretien, le retour de l'autorité dans ce lieu est le moyen d'en faire à nouveau le creuset de notre cohésion nationale.

Est-ce que l'assimilation peut être une réponse à ce problème des inimitiés qui peuvent exister entre certaines communautés en France ?

Pour ma part, je me suis construite avec deux cultures, orientale et oc-

cidentale, et je n'ai jamais ressenti qu'elles entraient en confrontation. On m'a dit qu'avec ma culture et ma religion il ne serait pas possible de m'assimiler à la France et à la République, ça l'a été pourtant ! D'ailleurs, je préfère dire la *France* que la *République* parce que j'épouse plus un *roman français* qu'un *roman républicain*. La puissance de la France me semble plus importante que celle de la République, et je trouve plus exaltant et stimulant que l'on me parle de l'histoire de France, y compris avec ses périodes sombres. Je viens d'un pays qui était un protectorat français ; je pense que la période de la colonisation, bien qu'elle soit un sujet compliqué, comportait aussi des moments de lumière.

On reproche parfois aux journalistes leur amitié avec les politiques qui nuirait à leur honnêteté intellectuelle. Êtes-vous confrontée à cet écueil ?

Pour ma part, cela fait quinze ans que je suis journaliste politique et cinq ans que je mène la grande interview du matin. Que j'éprouve de la sympathie pour mon interlocuteur ou que je sois au contraire en désaccord avec lui, cela n'a pas vraiment d'influence sur la manière dont je mène l'entretien. Pour vous donner une image, une interview qui commence est comparable à une montgolfière qui prend son envol. Pour que le décollage se passe dans de bonnes conditions, il faut couper toutes les attaches qui vous reliaient à la personne en face de vous, que ce soient des liens positifs ou négatifs. De cette manière, on peut mener l'interview la plus honnête possible. Je préfère d'ailleurs parler d'honnêteté que de neutralité. Il est impossible d'être véritablement neutre. En revanche, il faut s'attacher à être

“

Un travail global de reconstruction est nécessaire, et la question est la suivante : qui a envie de le faire ?

”

honnête, ce qui signifie que l'on peut mettre un peu de soi dans l'interview, et c'est d'ailleurs souvent ce qui la rend plus intéressante.

Cela étant dit, me concernant, je ne peux pas vraiment dire que je compte de véritables amis chez les hommes et femmes politiques, même si j'en estime et admire certains ! Je fréquente davantage le milieu littéraire et ces amitiés sont pour moi une vraie respiration. J'écris beaucoup aussi, ce qui, de manière tout à fait pragmatique, réduit le temps durant lequel je pourrais développer des affinités avec les personnalités politiques !

Pourriez-vous définir ce que c'est une amitié au sens personnel selon votre propre expérience ?

L'amitié a selon moi une profonde dimension sacrée, puisqu'elle tient à la connaissance de l'âme de l'autre. Dans une amitié, l'enjeu est de ne pas seulement regarder l'autre avec ses yeux, mais plutôt de comprendre son intériorité avec son cœur. Il s'agit d'accompagner l'autre dans ses moments de joie comme dans ses souffrances sans être omniprésent parce qu'il ne faut surtout pas accaparer. En ce sens, il n'y a pas besoin de prouver sans cesse son amitié, elle est avant tout une connaissance de l'autre, couplée à une attention discrète mais bien réelle à l'égard de ce que renvoie son âme.

Quel encouragement pourriez-vous donner à un jeune d'une vingtaine d'année qui voudrait s'orienter vers le journalisme ?

Je lui dirais surtout de ne pas faire d'étude de journalisme. Tout le monde peut devenir journaliste et cela peut être intéressant quand un journaliste a fait d'autres études, voire un tout autre métier. Je trouve génial quand, par exemple, quelqu'un voulait être diplomate et finit journaliste. Que ce soit à Cnews ou Europe 1, j'ai souvent remarqué que ceux qui viennent des mêmes écoles ont les mêmes réflexes et tics. Cela se voit tout de suite quand un journaliste vient d'un autre milieu : à sa culture, à la manière dont il voit les sujets et dont il les aborde, etc. Donc, quel que soit votre parcours, ce métier est à votre portée !





“

L'amitié est avant tout une connaissance de l'autre,
couplée à une attention discrète mais bien réelle à
l'égard de ce que renvoie son âme.

”

Lisez La Fugue !

Consultez tous nos anciens numéros dans la rubrique Archives de notre site internet.

Numéro 1 : Le théâtre du monde
Numéro 2 : L'enfance
Numéro 3 : La violence
Numéro 4 : S'engager
Hors série : Penser la pandémie
Numéro 5 : La moralité
Numéro 6 : L'art
Numéro 7 : La démocratie
Numéro 8 : Paris
Numéro 9 : Carnet de voyage 2020
Numéro 10 : Face à la différence
Numéro 11 : La liberté d'expression
Numéro 12 : L'amour
Numéro 13 : L'écologie
Numéro 14 : Les frontières
Numéro 15 : La femme
Numéro 16 : La culture
Numéro 17 : Les élites
Numéro 18 : Le temps retrouvé
Numéro 19 : Carnet de voyage 2021
Numéro 20 : Le travail
Numéro 21 : La mer
Numéro 22 : La Fugue fête ses 2 ans
Numéro 23 : L'animal
Numéro 24 : L'homme providentiel
Numéro 25 : La France rurale
Numéro 26 : Le pouvoir du peuple
Numéro 27 : La guerre
Numéro 28 : L'information
Numéro 29 : Carnet de voyage 2022
Numéro 30 : La prison
Numéro 31 : L'univers
Numéro 32 : Le sport
Numéro 33 : Le pape
Numéro 34 : La vieillesse
Numéro 35 : Le silence
Numéro 36 : L'ordre
Numéro 37 : L'élégance
Numéro 38 : Carnet de voyage 2023

4 ans d'existence
20 collaborateurs
38 sujets de réflexion

Ils nous ont accordé un entretien :

Claude Aguttes, commissaire-priseur
Geoffroy Lejeune, journaliste
Michel De Jaeghere, journaliste et écrivain
Éric Mension-Rigau, historien
Louis de Bourbon, duc d'Anjou
Jean-Baptiste Noé, journaliste
Maurice Gourdault-Montagne, diplomate
Yves Calvi, journaliste
Éric Lagadec, astrophysicien
Martin Mosnier, journaliste sportif
Christophe Dickès, historien
Jean-Marie Guénois, journaliste
Nicolas Diat, écrivain
Nicolas d'Estienne d'Orves, écrivain

Nous contacter

Envoyez-nous vos participations pour La Gazette ou La Chronique par mail ou via les réseaux sociaux.

contact@lafuguejournal.com
<http://lafuguejournal.com/>

Le grand Meaulnes, 1913,* **Alain-Fournier.*

Ancré dans le Berry natal d'Alain-Fournier, *Le grand Meaulnes* est l'histoire d'une reconquête. Reconquête d'un amour, mais aussi des événements que le narrateur a surpris lors d'une singulière soirée d'hiver où se sont mêlés la poésie et le tragique, les réjouissances et les afflications. Resplendit alors la volonté d'un homme tiraillé entre le désir de retrouver ce paradis qu'il n'a connu qu'un jour et celui de fuir l'espoir d'une vie trop belle où son cœur serait en paix. Qui veut regoûter aux parfums de l'enfance ne peut que vouloir se laisser envoûter par la merveilleuse histoire de Meaulnes.

Maxime Duval

Les cavaliers, 1967,* **Joseph Kessel.*

Les Cavaliers de Joseph Kessel est une leçon de vie, à l'odeur de sable et de sang, où chacun des personnages vit en exode dans les territoires infinis de l'Afghanistan. L'action et le silence y parlent plus que les mots, témoignant du talent de l'auteur. La témérité et l'honneur du protagoniste semblent, pages après pages, inébranlables. Ouroz, fils du Grand Toursène, dresseur de chevaux et plus grand tchopendoz de la région de Maïmana, s'en va représenter sa province lors du premier Bouzkachi du Roi, organisé à Kaboul. En cet honneur, il se fait offrir Jehol, le cheval fou, étalon d'une puissance inégalable. Accompagné de son fidèle saïs, Mokkhi. Il s'en va victorieux. Son périple sera cependant plus long qu'espéré. Mais jusqu'où Ouroz ira-t-il pour l'honneur de sa contrée natale ?

Bertrand Bonnaventure

L'arracheuse de dents, 2016,* **Franz-Olivier Giesbert.*

Lorsque le lointain descendant de Lucy Bradstock trouve par hasard les mémoires de son aïeule, il ne se doute pas qu'il est sur le point d'embarquer dans une folle épopée. Sa grand-mère, entre Ulysse et Monte-Cristo, a tout vu, tout vécu. Devenue dentiste, elle rencontre Robespierre au détour d'une carie puis embarque sur un négrier, arrive aux États-Unis où elle soigne les dents de Washington puis celles de Napoléon ! L'auteur nous entraîne habilement dans

un récit au rythme frénétique d'une arracheuse de dents drolatique. S'en tire-t-elle sans mentir ? Il faut le lire pour le savoir...

Thaïs Wsevolosky

Leurs enfants après eux, 2018,* **Nicolas Mathieu.*

La chaleur pèse sur les adolescents de ce coin de la France périurbaine, où nous suivons l'évolution et l'inertie des personnages, des moments et des lieux, au cours de quatre étés de la fin du siècle dernier. Quatre étés faits des aspirations, des difficultés, des drames, des amours et des espoirs d'une jeunesse qui se fraie une voie dans un monde nouveau. Encore à l'écart de la modernisation et au milieu des zones pavillonnaires, de la cambrousse sèche ou des ZAC bétonnées, l'adolescence d'Anthony a beau n'être pas la nôtre, elle porte pourtant les mêmes soifs d'ailleurs et de changement.

Maëlys de Bourayne

Le dernier été en ville, 2021,* **Gianfranco Calligaris.*

Fin des années d'après-guerre, en Italie, au cœur de sa capitale. Léo, en pleine dérive existentielle, est journaliste et pigiste milanais, installé à Rome depuis des années. Il vivote dans cette ville solaire mais brûlante, passe ses journées à flâner dans ses rues et à boire jusqu'à outrance dans les bars en attendant la levée du jour.

Puis vient le soir de ses trente ans. Puis vient Arianna, jeune femme excentrique mais fragile, drôle mais fugace.

Il se laisse emporter dans le tourbillon de cette Romaine, qui aurait [peut-être] pu le sauver de lui-même.

Roman d'amour partagé mais, en réalité véritable ode à la solitude, qui nous apprend comme il est épouvantable d'être seul quand on a été deux, fut dévoré en un après-midi.

Mais c'est toujours pareil, si on est ce qu'on est, ce n'est pas grâce aux personnes que l'on a rencontrées mais à celles que l'on a quittées » affirme Arianna à Léo.

Vrai ou non. Le débat est ouvert, chers lecteurs, par ce livre aux odeurs de *dolce vita*, finalement pas si douce que cela.

Charlotte Cros de Gracia

Que reviennent ceux qui sont loin, 2022, Pierre Adrian.

Le sable dans les draps, l'heure du four déréglée et clignotante, des enfants des villes en quête de liberté... Ce talent de mettre des mots sur des impressions, de révéler l'éternité suspendue des premiers jours d'août.

Après dix ans à courir les routes, un jeune homme de trente ans revient passer un été en Bretagne, dans la grande maison. Il y retrouve oncles et tantes, cousins, neveux, êtres anonymes qui se succèdent auprès de la grand-mère, exquise centenaire. On se laisse délicieusement porter par la nostalgique et délicate poésie de cette ode à la famille et aux vacances. Page après page se laisse pressentir le dénouement inéluctable de ce retour aux sources, la rentrée de septembre, la fin d'une enfance : « Août était le mois qui ressemblait le plus à la vie ».

Marie Legrier

Le Mage du Kremlin, 2022,* **Giuliano da Empoli.*

Avec *Le Mage du Kremlin*, Giuliano da Empoli plonge son lecteur au cœur du pouvoir russe contemporain. Lors d'une nuit de confidences, l'énigmatique Vadim Baranov, l'éminence grise de Poutine, dit "le Tsar", livre son histoire au narrateur. Dans un récit à la fois glacial et brûlant comme une rasade de vodka, il dévoile l'épopée de l'irrésistible montée en puissance de Vladimir Poutine, la reprise en main de la Russie jusqu'à la guerre en Tchétchénie et l'actualité de la crise ukrainienne. Un roman puissant, plus éclairant que bien des essais politiques sur la Russie, à dévorer sans modération !

Clémence Douillot

La Chronique

Le palais du Luxembourg, Paris VI^e arr.

Arabesques, boiseries, toiles ou dorures, de biens jolis mots qui peuvent évoquer un château de France en plein cœur de Paris, au palais du Luxembourg. Et pourtant, si la magnificence de son élévation subjugue chaque jour les passants, beaucoup sont souvent ignorants de son histoire.

1570. La reine Marie de Médicis acquiert une demeure digne de son rang, les murs du Louvre étant trop vétustes. Sur le terrain racheté au duc de Piney François de Luxembourg, elle décide de faire construire une majestueuse demeure inspirée des palais florentins de son enfance. Malheureusement, elle n'y demeure pas longtemps, exilée quelques années plus tard par son fils Louis XIII. Demeure royale puis prison jusqu'à la Révolution, le palais est aujourd'hui au cœur de la vie de notre pays puisque c'est en ses murs, au sein de l'hémicycle, que, depuis 1799, les sénateurs étudient les propositions de lois et représentent les collectivités territoriales. Un voyage dans l'histoire politique qui continue de s'y écrire.

Elisabeth de Robillard

«Amedeo Modigliani, un peintre et son marchand», musée de l'Orangerie, du 20 septembre au 15 janvier.

Ce début d'automne semble être le moment idéal de pousser les portes de ce musée au détour des Tuileries pour rencontrer Modigliani et son marchand, Paul Guillaume. Les deux hommes s'y retrouvent près d'un siècle après leur première rencontre le temps d'une exposition retraçant la relation qui les lie de 1914 à la mort du peintre en 1920. Tour à tour, ils dressent mutuellement leurs portraits : l'artiste représente le marchand en « nouveau pilote » de l'avant-garde portant sérieusement le costume tandis que le marchand nous dévoile un « poète ardent » et « peintre grand parmi les grands ». Le fil de leur amitié, caractérisée par leur intérêt commun pour les arts extra-occidentaux, se déroule au rythme des cimaises gris clair de ces quelques salles. La succession des photographies et des longs visages peints ou sculptés mis en scène dans une muséographie délicate met en lumière le tournant décisif provoqué par

cette rencontre pour le peintre. Se révèle alors la profonde admiration de Paul Guillaume pour Amedeo Modigliani qui plaçait une totale confiance en son marchand. Maintenant, c'est certain, il ne faut pas hésiter à (re)voir la galerie de grands portraits mélancoliques du peintre italien, et cette fois-ci avec les yeux de Guillaume !

Thaïs Wsevolosky

«Le poème de l'âme, Louis Jan- mot», Musée d'Orsay, du 12 sep- tembre 2023 au 7 janvier 2024.

Exhumer un peintre méconnu du XIX^e siècle, provincial et catholique de surcroît : un pari osé réalisé avec brio par le musée d'Orsay dans l'exposition « Louis Janmot, Le Poème de l'âme » ! Œuvre monumentale à la fois littéraire et picturale, « le Poème de l'âme » raconte l'épopée d'une âme sur Terre, en 34 tableaux et dessins accompagnés de poèmes en vers. Le peintre-poète nous embarque dans un voyage quasi dantesque pour suivre de tableau en tableau le parcours initiatique d'une âme, peinte sous les traits d'un jeune garçon. Cette singulière et audacieuse prière artistique ne manque pas de toucher le visiteur au plus profond de l'âme. Une exposition remarquable à voir de toute urgence !

Clémence Douillot

«Trésors en noir et blanc au Mu- sée des Beaux-Arts de la Ville de Paris», Petit Palais, du 12 sep- tembre 2023 au 14 janvier 2024

Une exposition mettant en avant l'histoire de l'art occidentale par le prisme d'une technique : événement relativement rare méritant d'être mis en lumière. Alors qu'aujourd'hui, institutions nationales et privées insistent davantage sur l'artiste et ses sujets, le Petit Palais expose la gravure pour en saisir les complexités techniques. Une collection de gravures provenant d'un don d'Eugène Dutuit vient les illustrer dans un ordre chronologique et thématique. Partant de Durer pour aboutir aux tirages de Toulouse-Lautrec en passant par Callot, Rembrandt ou Goya, différents thèmes, humanisme, société, violence, caricature ou mode, sont traités, pour toucher un large spectre de visiteurs. Une exposition interrogeant la nature para-

doxale de la gravure, entre technique monochrome d'illustration et mise en image d'un sujet à fin de perfection technique.

Madeleine Chevallier

La Basilique Saint-Denis, Saint-Denis.

De la nécropole royale qui abritait à Saint-Denis le dernier sommeil des rois de France ne subsistent que des caveaux vides. Ces magnifiques gisants de pierre sont les seuls restes des monarques, arrachés à leur cercueil par la Révolution et précipités dans une fosse commune. Car l'abbatiale gothique a été le lieu d'une scène de barbarie d'une rare intensité, qui passe pourtant assez inaperçue dans les cartels et les dépliants qui guident le visiteur.

Il n'empêche, on entre toujours à Saint-Denis avec une ferveur religieuse, et l'on foule avec émotion les dalles de la crypte où sont gravés un à un les noms de ceux qui se succédèrent sur le trône. La dernière demeure des rois de France n'a pas tout à fait perdu son âme.

Albane Le Conte

«Voyage dans le cristal», Musée de Cluny, du 26 septembre 2023 au 14 janvier 2024.

C'est un beau défi que relève le musée de Cluny avec cette ambitieuse exposition « Voyage dans le cristal » : la scénographie immersive transforme l'imposante salle du *frigidarium* antique en une caverne mystérieuse et plonge le visiteur dans l'univers transparent du quartz ou « cristal de roche ». De la mine cristalline au cabinet des sciences en passant par les douze portes de la Jérusalem céleste, ce parcours à travers l'usage et la symbolique du cristal est riche des prêts prestigieux de nombreux musées français et internationaux. Depuis la préhistoire jusqu'aux temps contemporains, le cristal de roche se découvre dans ses multiples facettes, géologique, somptuaire, scientifique, magique, symbolique... Embarquez donc pour ce voyage parmi plus de deux cents objets d'art, manuscrits, bijoux et peintures qui témoignent de la fascination universelle exercée par la transparence du matériau. Envoûtement garanti.

Ombeline Chabridon